

La mort le roi Artu :
Fin des aventures ou fin d'un genre

Jacques-Kees Noble-Kooijman*

Abstract: The Death of King Arthur, final part and denouement of Lancelot's novel in prose is certainly a novel of endings as E.Baumgartner recalled in his bilingual edition: end of the kingdom of Logres in the catastrophe of Salesbieres (Salisbury) which brings a climax to this war of succession to Arthur, end of the Arthurian world, heroes of the Round Table and perhaps «twilight of chivalry» announced in 1994 by the collection of studies on this novel, brought together by Jean Dufournet. However, chivalry, this prestigious order that Gornemant de Gohort, initiator and godfather, introduced to the young ingenue Perceval in the Tale of the Grail by Chrétien de Troyes, continues after the death of Arthur and is structured over the following centuries into social caste around its warrior and courtly values, the great vassals supporting the kings of the great powers. If the tournaments disappear, relegated by the rise of new armies, soon to be permanent, the joust, the qualifying duel, survive and will be until the 20th century the reserved parades of nobility as so many witnesses of the aristocratic distinction of a dominant class. What King Arthur announces in the prologue of *La Mort Artu* is "the end of the adventures" : The analysis leads to a distinction between the adventures that are told in the prose novel of the "Lancelot-Grail" and which are only phantasmagorical entertainments without any close link to the heroic quest, and the adventures of the Breton novel which narrated the exploits, the trials, of the heroes of the novel, in these courtly novels initiated by Chrétien de Troyes, and whose Breton material enchanted the seigneurial courts of the half-century which ended, around 1230, in the disaster of Salesbieres and the end of a marvelous myth.

Keywords: Arthurian Literature, Courtly Novels, Chevalry, Adventure, Class distinction.

* Maître de conférences émérite, Université de Nancy II.

I. Les Fins...une deshérence

Tout était annoncé dès le prologue par l'auteur (le pseudo Gautier Map) qui rappelle la fin de la quête du Graal et la mort des héros de cette quête. Pour Arthur toutefois la formule reste ambiguë

li rois Artus fu navrez en la bataille de Salesbieres et (..) il s'en parti de Girflet qui tant li fist compagnie que après li ne fu nus hom qui le veïst vivant. (1.8-10).

Des trois survivants de Salesbieres, Arthur, Lucan et Girflet, Lucan (Lucain le bouteiller) périt étouffé inconsciemment par Arthur qui le serre sur sa poitrine, Arthur part pour Avalon dans la barque des dames, après que Girflet aura jeté au Lac mystérieux Escalibor, l'épée symbole du royaume, non sans tenter par deux fois de ruser pour la conserver, deux coups d'épée dans l'eau que déjoue Arthur jusqu'à la preuve qu'une main a saisi l'épée et l'a brandie par trois fois vers le ciel avant de l'engloutir. Il n'est pas loisible de reprendre ici le débat sur la mort ou la « dormition » en Avalon d'Arthur. Notre texte présente son sépulcre à la Noire Chapelle et l'invention par les moines de Glastonbury en 1191 de leur découverte des restes d'Arthur et de Guenièvre a pesé sur les textes postérieurs. Avec la mort d'Arthur, puis peu de temps après, celle de Guenièvre retirée « sous les dras de religion » tout le monde arthurien s'efface tandis que Lancelot, venu avec ses proches combattre les fils de Mordret parachève la fin de cette guerre « du fils contre le père » et laisse Logres en deshérence. La bataille de Salesbieres, ce « Waterloo de la Table Ronde » comme la qualifiait Jean Frappier dans son article¹, est non seulement une des dernières guerres épiques de la période féodale, elle prend une valeur mythique quand il s'agit d'Arthur. À l'aune de l'art militaire du temps elle est plus littéraire qu'historique : les bataillons (batailles ou échelles) de cavaliers sont seuls évoqués, sans les sergents et les piétons, archers ou lanciers, et tous les efforts reposent sur les chevaliers, faisant de cette guerre de succession un tournoi de héros. De ces héros le conteur indique la vaillance (la prouesse), sans doute, mais il donne aussi leur âge lors du combat décisif entre Lancelot et Gauvain qui plus que la bataille de Salesbieres est au cœur de la catastrophe du monde arthurien que l'amour de Guenièvre et de Lancelot conduit à sa destruction : Arthur a 92 ans, Gauvain 76 et Lancelot 21 ans de moins soit 55 ans au §176 du ms. K qu'a

¹ Frappier, Jean, « *La bataille de Salesbieres* » in *Melanges Lejeune* II p. 1007-1023, Gembloux, Duculot, 1969, réédité dans *La mort le roi Artu*, Parcours critique, p. 43-56, Tome II, p. 1008.

édité E. Baumgartner². Ce combat qui semble ne concerner que Gauvain, vengeur de ses frères tués par Lancelot lors de la délivrance de Guenièvre conduite au bûcher, est au vrai l'affrontement entre Arthur et Lancelot, rivaux directs dans le cœur de la Reine et, de façon figurée, dans la souveraineté suprême. Après un pieux renoncement lors de la Quête du Graal, les amants dans ce roman final sont repris de passion l'un pour l'autre et cette « fole amor », cette passion, conduit aux extrémités d'un affrontement mortel. Guenièvre dans le roman est décrite (selon la tradition du ms. A édité par J. Frappier) comme :

si bele que touz li monz s'en merveilloit car a celui tens qu'ele iert bien en
l'aage de cinquante ans estoit si bele dame que en tout le monde ne trovast l'en
mie sa pareille.

(§ 4, l.19-23 in éd. Frappier)

L'intensité, la violence des assauts lors du combat entre Arthur et Mordret pourrait paraître hors de proportion avec l'âge des combattants : les chevaliers selon les pratiques du temps au XII^e siècle s'affrontent dans les faits à toute force, lance en avant (le mot *glaiive* les désigne, la lance de combat est plus courte et forte que la lance de tournoi) et ensuite à l'épée, coupant les têtes ou fendant les heaumes jusqu'aux épaules, ce qui semble relever de la vigueur d'hommes plus jeunes. Mais il convient de se rappeler les hyperboles des combats épiques ou même les exploits, contemporains de ce texte, d'un Guillaume le Maréchal, Comte de Pembroke « meilleur chevalier du monde », qui a été à 70 ans précepteur et régent du jeune roi Henri, après la mort de Jean Sans Terre, et est toujours combattant réputé. À tout ce qui est dit ou prophétisé du désastre de Salesbieres dans *La Mort Artu* la mémoire de l'évolution de la stature du roi Arthur, progressivement déconsidérée dans l'œuvre de Chrétien de Troyes ne peut que confirmer la fin d'un mythe prestigieux. C'est toutefois le réalisme de ce roman en prose qu'il faut noter pour le distinguer des romans antérieurs, tirés de « contes d'aventures » comme Chrétien de Troyes le précise dans le prologue d' *Erec et Enide*, son premier roman courtois, aux vers 13 et 14. Les contes mythiques ou merveilleux du répertoire celtique, alors en vogue dans les cours, lui ont donné les arguments d'une structure romanesque (la « conjointure ») où l'aventure conserve sa signification : identifiante, qualifiante, glorifiante, lors d'épreuves pour les héros d'une chevalerie que la civilisation courtoise du XII^e siècle magnifie sous les traits des chevaliers d'Arthur et dans les épisodes successifs de leurs exploits, jusqu'à la catastrophe que *la Mort le Roi Artu* dépeint au terme du roman en prose de Lancelot-Graal.

² Baumgartner, Emmanuèle, Medeiros Marie-Thérèse de, *La Mort du Roi Arthur*, édition bilingue, Paris, Champion, 2007.

II. Déclin de la Chevalerie ?

La Mort du roi Arthur ou le crépuscule de la chevalerie, ces études publiées en 1994³ considèrent qu'au XIIIe siècle la chevalerie comme idéal social d'une classe de guerriers représentative de la société féodale amorce un déclin de sa prédominance. L'étude de Claude Lachet : « *Mais où sont les tournois d'antan ?* » *La fin des joutes dans La Mort le roi Artu*, présente dans le recueil cité, en serait une illustration. La réalité est tout autre en cette période du bas moyen âge : les chevaliers, moins assurés de leur supériorité militaire (comme à Bouvines, en 1214, pour les Anglais) prennent conscience de leur distinction (au sens de différenciation sociale tel qu'établi par Pierre Bourdieu). S'ils demeurent les guerriers des royaumes, comme en atteste la traduction de l'*epitoma rei militaris* de Végèce (La Bible de l'art militaire au Moyen Âge), par Jean de Vignay⁴ au début du XIVe siècle (tributaire de la traduction de Jean de Meung en 1284), qui ajoute en sous-titre « *de la chose de chevalerie* » ce qui atteste de la permanence de l'idéal chevaleresque et de sa tradition guerrière, les chevaliers en armure ne sont plus au siècle de la guerre de cent ans la clé des succès dans les combats. À la même époque vers la fin du XIVe siècle la ballade d'Eustache Deschamps « *Qui saroit bien que c'est d'amour servir* »⁵, énonce cependant la constance de cet idéal traditionnel :

En emprenant les haulx faiz et cremus
Des troiz mestiers qui sont d'armes tenus,
Joustes, tournoys et la guerre n'oublie,
Nobles ces poins doivent querir les plus cherir
Armes, amours, dames, chevalerie. (nous soulignons, v. 20-24)

alors même que Christine de Pizan, inspirée par Végèce (ou par Vignay son traducteur), compose un « *Livre des faits d'armes et de chevalerie* ».

Ce n'est pas dire que la chevalerie n'a pas évolué avec la guerre anglaise (de cent ans) mais la dominance des pouvoirs centraux a fait régresser les guerres privées et le service d'ost a sollicité plus fortement les grands vassaux. Les tournois ont perdu leur prépondérance d'entraînement, de Kriegsspiele, mais les joutes, les duels, se perpétuent. Ce qu'a bien dit Erich Auerbach dans *Mimesis*⁶ c'est qu'« il n'existe que deux occupations qui soient dignes d'un chevalier : les faits d'armes et l'amour. ». La réalité nouvelle des

³ *La Mort du Roi Arthur ou le crépuscule de la chevalerie*, études réunies par Jean Dufournet, Paris, Champion, 1994.

⁴ Vignay, Jean de, *Li Livres Flace Vegece de la chose de chevalerie*, vers 1380, édité par Lecna Löfsted, Helsinki, 1982 (Vignay est tributaire de la traduction de Jean de Meung en 1284, selon l'article de Paul Meyer : « *Les anciens traducteurs de Végèce* » in *Romania*, 25, 1896, p. 401-423.

⁵ Bal. DCCLXX (ms. f 840, BNF, fol. 204a) éd. SATF tome IV, Paris 1884, p. 267.

⁶ Auerbach, Erich, *op.cit.*, p. 150.

contextes guerriers que présentent les historiens comme Philippe Contamine montre la complexité des faits militaires : le bataillon de chevaliers en armures n'est plus au XVe siècle qu'un élément des armées que les tactiques, les nouveautés techniques font évoluer : à la déroute des fer-vêtus à Crécy comme à Azincourt, du XIVe et du XVe siècles, les archers, les arbalétriers, ont été la cause comme déjà à Courtray en 1302 une milice bourgeoise avec arcs et arbalètes avait contré la charge des cavaliers. Après la fin de cette guerre de cent ans, Charles VII, bien conseillé, a créé par l'ordonnance du 26 mai 1455 la première armée permanente du royaume dont les chevaliers ne seront plus le cœur mais le bouclier. Ces évolutions de l'art militaire, prenant en cause la nouveauté de l'artillerie dont Jean Bureau est lors de ce règne le grand Maître, modifient le rôle des chevaliers, mais non la chevalerie qui reste fidèle à ses valeurs et à son éthique :

L'éthique féodale, l'idéal du parfait chevalier, a pu jouir d'une très grande et très longue influence car elle possède un grand pouvoir d'attraction : [...] Elle est absolue, supérieure à toutes les contingences terrestres et elle donne à celui qui s'y soumet le sentiment d'appartenir à une communauté d'élus, à un cercle de solidarité distinct de la masse des êtres humains⁷.

C'est bien cette distinction, ce sentiment de caste propre à une classe aristocratique qui explique la permanence de la chevalerie. On en juge par les recommandations du vavasseur (arrière-vassal) Gornemant de Gohort, nommé quatrième parmi les chevaliers de la Table Ronde dans la liste du roman d'*Erec*, au jeune Gallois qu'est Perceval qu'il adoube dans *Le conte du Graal* du même Chrétien de Troyes, vers 1181, en lui chaussant l'épéon pour le faire chevalier :

li preudom dist que donée li a
le plus haute ordene avec l'épée
que Diax ait faite et comandée.
(Erec et Enide, v. 1634-1638)

car cette mention d'un « ordre » de chevalerie (qui n'a pas alors d'existence sinon celle des ordres de moines-soldats, du Temple, des Hospitaliers voire teutoniques) témoigne, aussi bien que la confrérie romanesque de la Table Ronde, de la distinction chevaleresque autant que des devoirs du chevalier. La citation de la ballade de Deschamps rappelle aussi que le service des dames, la courtoisie, y est intégré. On peut mentionner pour preuve, outre les

⁷ Contamine, Philippe, *Guerre, État et Société à la fin du Moyen Âge. Études sur les armées des rois de France 1337-1494*, Paris-La Haye Mouton, 1972.

joutes du XVI^e siècle, « parades amoureuses » disait J. Huizinga⁸, la permanence des duels aristocratiques jusqu'au XX^e siècle.

III. L'Aventure...au fondement des romans courtois

Le début du roman de *la Mort Artu* commence par le récit que fait Bohort de l'issue de la Quête du Graal. Arthur fait coucher par écrit les paroles de Bohort et s'enquiert de la perte de nombreux Chevaliers de la Table Ronde [...] Il fait alors un constat de la situation présente en ces termes :

Et li rois Artus, por ce que il veoit que les **aventures** de Logres estoient ainsit achevees que il n'en avenoit mes se petit non, fist crier .I. tornoiement en la pree de Vincestre por ce que il ne voloit mie que si compaignon lessassent ancore a porter armes. (§ 2, l.35-38)

Ces « aventures » des Chevaliers qui ne se produisent presque plus, déplore le roi, renvoient-elles aux quêtes du Saint-Graal seulement ou à toutes les occasions d'aventure acceptées par les chevaliers ? Un tournoi peut-il être le substitut d'aventures absentes ? Ce serait une réduction assez dérisoire de la mise à l'épreuve de leur vaillance. Les tournois dans le roman, à Vincestre, Tanebor, Kamaloot, Karahes, sont évoqués d'une façon plutôt discrète, à l'exception du premier où Lancelot s'illustre (anonymement), l'essentiel des faits d'armes n'apparaissant que dans la bataille ultime de Salesbieres, qui est d'une tout autre nature. Les joutes, au moins le combat entre Gauvain et Lancelot (unique dans la tradition romanesque où ces deux héros ne sont jamais aux prises), apportent plus de crédit aux qualités des combattants, y compris quand elles sont présentées en affrontements individuels lors de la bataille finale au sein des assauts collectifs entre « batailles » (bataillons). Tous ces faits d'armes témoignent des qualités guerrières du chevalier mais ils ne sont pas pour autant des « aventures » en eux-mêmes si leur nécessité ne s'insère pas dans le cadre d'un épisode de quête, de mission ou de conquête destiné à éprouver la valeur héroïque du chevalier.

Pour préciser la nature, la fonction et l'importance dans la composition des lais et romans courtois des XII^e et XIII^e siècles de l'aventure il convient de rappeler ce que sont ces aventures que connaissent les chevaliers et ce qu'est leur rôle pour juger de la signification à donner au constat de leur effacement par Arthur et comprendre ce à quoi pensait Claude

⁸ Huizinga, Johan, *L'Automne du Moyen Âge*, traduction française d'après l'original de Haarlem 1919 (le titre de 1932, première traduction était « *Déclin du moyen âge* » inexact, Payot l'a édité sous son vrai titre d'« *Automne du moyen âge* », la fin du moyen âge.), Paris, 1964.

Lachet en écrivant : « *Mais où sont les tournois d'antan ? La fin des joutes dans La Mort le roi Artu.* »

Dans le chapitre VI de son ouvrage *Mimesis* Auerbach analyse « les aventures du chevalier courtois. » en ces termes :

Le monde de l'épreuve chevaleresque est un monde de l'aventure ; il ne comporte pas seulement une suite presque ininterrompue d'aventures, il ne comporte surtout rien d'autre que ce qui a trait à l'aventure ; on n'y rencontre rien qui ne soit l'occasion d'une aventure ou son préambule ; c'est un monde spécialement créé ou agencé pour la mise à l'épreuve du chevalier⁹.

En effet remarque-t-il, le chevalier « *sans mission ni fonction, va en quête d'aventures, c'est-à-dire de rencontres périlleuses qui lui permettent de mettre sa vaillance à l'épreuve.* » (p. 143). Cette mise à l'épreuve « *inhérente à l'aventure constitue proprement le sens de la vie chevaleresque idéale.* » (p. 145). Auerbach considère à ce sujet que « Le propos essentiel des romans courtois est de représenter d'un point-de-vue lui-même féodal les mœurs et les idéaux de la chevalerie féodale. »¹⁰ et juge que la mise à l'épreuve du chevalier « errant » en aventure en constitue la pierre de touche.

Que ces aventures réservent au chevalier bien des épreuves à surmonter est certain. Qu'il y ait dans ces épreuves autant d'occasions de prouesse, de vaillance, de maîtrise de soi qu'on puisse y voir un chemin de perfection pour le chevalier, assurément. Il s'agit toutefois d'épreuves de plus grande conséquence que cette confirmation de prouesse et ces épreuves sont **qualifiantes** comme la poursuite du destin de celui qui devient le héros (et qui en exerce la fonction) vient le confirmer : Le nouveau protecteur de la fontaine de Landuc, Yvain, nouvel époux de la Dame, est convaincu par Gauvain de partir pour renouer avec les prouesses des tournois, se détournant ainsi de sa mission de protection du domaine au point que sa Dame le répudie et le fait accuser ouvertement. Il vit alors dans l'égarément comme sauvage dans la forêt où il sauve un lion menacé par un serpent (deux animaux mythiques) et il acquiert par cette épreuve **identifiante** une nouvelle dignité qui lui fait retrouver sa mission véritable : après une épreuve **glorifiante** au château de *la Pire Aventure* qu'il délivre de ses enchantements en libérant les captives de l'île aux Pucelles, il est digne enfin de son statut de héros protecteur à Landuc. Il faut comprendre que cette trame complexe, résumée à grands traits, est bien celle d'un conte merveilleux que le roman de Chrétien intègre dans le monde arthurien de la chevalerie et dont les héros principaux se définissent par leurs aventures qui sont autant d'épreuves inattendues et périlleuses mais à eux destinées spécifiquement et qu'eux seuls peuvent

⁹ Auerbach, Erich, *Mimesis : La représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, Paris, Gallimard, collection Tel, 1977. Traduit par C. Heim de l'allemand *MIMESIS, dargestellte Wirklichkeit in der abendländische Literatur*, Francke, Bern, 1946, p. 146.

¹⁰ Auerbach Erich, *op.cit.*, p. 139.

surmonter et non tout autre. Toutefois le lien qui les rattache à la Table Ronde, présentée amplement (v. 1647 à 1746) dès le roman d'*Erec*, œuvre première de Chrétien de Troyes en 1170, comme le centre du royaume d'Arthur et la compagnie des meilleurs chevaliers n'est jamais rompu et cette intégration du conte dans le creuset du roman arthurien magnifie la fiction chevaleresque. C'est précisément à cette illustration d'une chevalerie féodale peuplée de héros de conte que le roman courtois doit sa séduction. Le succès des chefs-d'œuvre de Chrétien, celui de la « matière de Bretagne », associe le merveilleux au réalisme féodal qu'il adapte avec art. Ce succès fut constant jusqu'au seuil de la Renaissance, même si les romans arthuriens tardifs, versifiés ou non, n'ont plus la force convaincante qu'on leur connaît au XIIIe siècle.

L'aventure qu'Auerbach a choisie comme exemple est typique du conte merveilleux et ni Calogrenant ni Yvain n'ont de mission au contraire de Lancelot dans *La Charrette*. Ils n'en sont pas moins des héros (ou faux-héros pour Calogrenant) choisis pour l'épreuve. La multiplication de motifs et d'épisodes apparemment comparables dans les romans du *Lancelot-Graal* fait apparaître au contraire un choix d'ornement ou de divertissement jamais structuré en mission héroïque. C'est sur cette différence capitale de structure des contenus que le sens des aventures repose.

Jehan Bodel, dans le prologue de sa *Chanson des Saisnes* (*Chanson des Saxons*, vers 1200) du genre noble (épique) de la « matière de France » déclarait que les deux autres « matières » de roman sont celle de Bretagne et celle de Rome (le roman breton et le roman antique) : Les succès du roman breton (Chrétien de Troyes est le plus célébré en son temps) lui font déclarer que « *Li conte de Bretagne sont si vain et plaisant* » soit « séduisants » et peut-être « frivoles » s'il pense à la composante de l'amour courtois (voir R. Guiette in **Bibliographie**). Son classement conduit pourtant à limiter au seul divertissement des lecteurs les aventures merveilleuses du roman breton qu'il juge moins noble que les romans épiques ou antiques. Était-ce le signe d'une moindre faveur pour le merveilleux, une quête de réalisme ? On constate en effet que tant dans les « continuations » du *Perceval*, qu'il a pu connaître, que dans les lais et contes bretons, toujours au répertoire des jongleurs itinérants, le ressort de l'aventure merveilleuse telle que Chrétien de Troyes l'avait mise en œuvre paraît perdre de sa force idéologique et sociale quand il est distingué de sa « conjointure » romanesque. Bodel n'est pas au fait de la culture courtoise qui en ce tournant du XIIIe siècle voit progresser le sentiment d'une distinction croissante qui classe à part l'aristocratie.

Notre corpus de romans courtois et de leurs continuations serait-il incapable d'appréhender le réel dans toute son ampleur et sa profondeur comme l'écrit Auerbach qui cherchait à retrouver cette réalité dans la littérature occidentale, et leur objet serait-il le seul divertissement comme paraît le penser Jean Bodel ? On objecterait avec raison que le roman

chevaleresque (arthurien) est au moins révélateur d'une culture aristocratique bien réelle dont se délecte la classe des chevaliers dont Jean Bodel, jongleur bourgeois, ignore la distinction croissante qui la place à part dans la société du temps.

Un passage étonnant du *Chevalier au Lion* de Chrétien de Troyes le confirme : arrivant au château (certes dans un univers de conte merveilleux) de *la Pire Aventure*, Yvain, le héros du roman parti en aventure, découvre un atelier où 300 captives misérables, tissant tout le jour comme des ouvrières alors qu'elles sont des « pucelles » (demoiselles de condition) de l'« île aux pucelles » livrées comme tribut par leur roi au seigneur de *la Pire Aventure*, après son échec contre deux « netuns », diables monstrueux au service du seigneur et qu'Yvain saura vaincre, secondé de son Lion. Yvain à son arrivée se dirige vers la salle de ce seigneur et le découvre dans un verger formant un tableau familial surprenant pour l'époque du roman de Chrétien de Troyes :

Mesire Yvains el vergier entre
Et après lui toute sa route ;
Apuyé voit desuer son coute
Un prodomme qui se gesoit
Sur.I. Drap de soie, et lisoit
Une puchelle devant li
En un rommans, ne sai de cui.
Et pour le rommans escouter
S'i estoit venue acouter
Une dame, et estoit sa mere.
Et li prodons estoit sen pere.
Et se pooient esjoïr
Mout de li veoir et oïr.
Car il n'avoient plus d'enfans.
Ne n'avoit pas .XVII. Ans.
(Chevalier au Lion, v. 5356-5370)

Cette jeune fille, adolescente, sait lire et fait à ses parents la lecture d'un roman du temps, distraction digne de la distinction seigneuriale de la famille. Un tel réalisme familial forme un contraste fort avec la situation d'enchantement du lieu et l'horreur du sort des jeunes captives, mais il apporte la preuve convaincante d'une culture sociale élaborée. C'est ce roman d'Yvain qu'Auerbach a choisi pour développer sa thèse sur l'aventure dans la littérature courtoise, en présentant l'aventure initiale qu'a vécue le chevalier Calogrenant, cousin d'Yvain, à la Fontaine magique de Landuc en forêt de Brocéliande, violemment tempétueuse quand on jette un peu d'eau sur un rocher voisin et gardée par un chevalier roux (sa nature fantastique est ainsi évidente pour le lecteur) qui abat Calogrenant, humilié et honteux. Son récit à la cour d'Arthur introduit ainsi cette aventure. « Nous nous trouvons dans

l'univers magique du conte. »¹¹ précise Auerbach, mais ces motifs de conte sont pour le romancier une matière propre à mettre en scène et illustrer la vie et les conduites chevaleresques, et il lui est loisible de suggérer indirectement telles des réalités de son temps qui ont suscité bien des commentaires comme dans *Le chevalier au lion* cette mention de l'atelier de tissage du château¹². Loin de déconsidérer dans ces romans par le divertissement fantastique qu'offrent ces aventures les valeurs distinctives de la chevalerie, le romancier les promeut et les vante : Prouesse, vaillance, respect de ses semblables, protection des faibles, fidélité et amour courtois, les aventures et leurs épreuves font des chevaliers des héros, comme dans les contes merveilleux. De même qu'Erec dans le premier roman de Chrétien pour éprouver sa prouesse mise en doute par sa femme Enide et l'éprouver elle-même dans sa confiance en lui « *s'en va, sa fame en moinne / Ne set quel part, en aventure* » (v. 2762-2763), Calogrenant s'en allait

querant **aventures**

Armés de toutes armeüres

Si com chevaliers devoit estre

Et trouv[a] un chemin a destre

Parmi une forest espesse.

(Erec, v. 177-180)

Son chemin « a destre » est d'évidence le droit chemin et celui qui couronne son audace. S'il échoue à triompher du Sire de la fontaine merveilleuse, l'épreuve manquée le disqualifiant, son cousin Yvain qui prend six ans plus tard le même chemin parvient à combattre l'enchantement de ce lieu et vainc son défenseur, Esclados le Roux, exerçant sa fonction de héros ainsi identifié et devenant sire de la Fontaine et époux de la Dame de Landuc, princesse-fée de ce conte merveilleux adapté en roman courtois par Chrétien de Troyes qui fait de la conquête amoureuse de la Dame de Landuc, Laudine, un épisode courtois révélateur de son talent, quand le conte initial devait vraisemblablement limiter la succession à la conquête par le héros du domaine et de l'épouse.

Il en va ainsi de toutes ces aventures fantastiques dans tous les romans courtois. Le caractère de ces aventures est qu'elles sont autant d'épreuves qualifiantes pour les héros, tel Calogrenant qui échoue dans la joute et n'est pas reconnu comme le héros, alors qu'accueilli avant l'épreuve par un vassal obligeant du sire de la Fontaine il était d'emblée qualifié d'« errant » car tel est le statut du héros en quête :

¹¹ Auerbach, Erich, *op.cit.*, p. 139.

¹² Kooijman, Jacques-Kees, *La Pire Aventure d'Yvain Aventure, Conjointure, Manufacture dans Le Chevalier au Lion de Chrétien de Troyes*, Anastasis, RCMA, vol. 6-2/2019-4.

Li vavassours [...].ne savoit
Le terme puis que il avoit
Herbergié **chevalier errant**
Qui aventure alast querant
(Yvain, v. 257-260)

D'*Erec* en 1170 à *Perceval* après 1181 et dans tous les romans similaires, les aventures tissent la trame des récits de ce monde chevaleresque. Elles ne sont pas seulement divertissement et l'exemple des qualités du parfait chevalier qu'elles donnent relève bien de l'illustration de la chevalerie idéale à laquelle appartiennent les héros triomphants des contes sous-jacents. Leur succès constant, jusqu'au XIV^e siècle, accompagne la confirmation sociale d'un ordre aristocratique qui se perpétue sous l'ancien régime.

Les aventures dans le roman arthurien sont à associer au motif de quête héroïque que Vladimir Propp a pu formaliser dans l'analyse qu'il a livrée de *La morphologie du conte*¹³, dès 1928. À la différence de la littérature épique qui privilégiait l'appartenance de ses héros tels que Roland à une collectivité d'origine, les romans courtois présentent les prouesses de personnalités héroïques, individus exemplaires dans l'épreuve, secondés par des auxiliaires souvent magiques et dont les triomphes justifient le destin qui les rend illustres et leur donne la place dominante qu'ils occuperont dans le groupe, la société, ethnie ou nation, qui les reconnaît soit comme nouveau chef ou roi successeur, et toujours comme libérateur d'un domaine ou d'un peuple. Le caractère constant des parcours héroïques dans les contes qu'a analysés Propp lui a permis de définir des fonctions que la transposition de contes dans les romans d'aventure conserve structurellement. Les romans courtois du XII^e siècle, ceux de Chrétien de Troyes au meilleur titre, ne sont pas des contes merveilleux, mais ils utilisent la matière des lais et contes oraux de la tradition bretonne (celtique) et le substrat bénéfique de la tradition arthurienne leur donne une résonance de conséquence dans l'illustration de la réalité chevaleresque du temps, que la psychologie amoureuse de la courtoisie venait compléter de son aura. L'unité et la continuité que le mythe arthurien apportait à cet ensemble de récits a contribué à une réception d'emblée favorable et on en juge au XIII^e siècle par le succès des continuations du *Perceval* inachevé par son auteur qui conduisent au monument qu'est le *Roman de Lancelot* et à cette catastrophe admirable de *La mort le roi Artu*.

L'évolution des aventures de ces héros individuels, Erec, Yvain, Lancelot et Perceval, héros triomphants, voire aussi parfois déconfits comme Gauvain, typique du faux-héros tel que défini par Propp¹⁴ et qui échoue dans

¹³ Propp, Vladimir, *Morphologie du conte*, traduit du russe par M. Derrida, Paris, Seuil, 1965.

¹⁴ *Idem et ibidem*.

l'épreuve comme Keu et d'autres moins prestigieux, s'accomplit dans le début du XIIIe siècle, lors de cette quête du Graal qui change leur nature par sa composante religieuse et altère peut-être aussi leur séduction.

La fin des aventures c'est vraisemblablement la fin du temps du conte merveilleux (et la lassitude du goût pour ces contes peut-être) et on jugera significatif que la qualification de « conte » pour ses romans par Chrétien de Troyes ne vaille plus pour le roman en prose de Lancelot. Les aventures du chevalier courtois, telles qu'annoncées dans leurs titres (*Le Chevalier de la Charrette*, *le Chevalier au Lion*, *le Conte du Graal ou Perceval*, *Erec et Enide*) semblent constituer déjà un passé dans les années 1230 malgré leur succès constant dans toute l'Europe (le monde à cette époque) et on peut y voir une évolution du goût comme des valeurs sociales. Comme l'épopée auparavant, le roman courtois séduit moins, la mort des héros à Salesbieres est le signe peut-être de ce vieillissement. Pour le lecteur actuel ce constat n'est qu'indicatif, car il est une autre valeur, stylistique, des romans d'aventure chevaleresques qui relève de l'architecture de ces œuvres. Lorsque Chrétien de Troyes dans le prologue de son premier roman écrit qu'il « *trait d'un conte d'aventure / Une mout bele conjointure* » (*Erec*, v. 13-14), il invite ses lecteurs (auditeurs) à apprécier la composition et le contenu de son roman, bien plus complexe et artistique que les contes originaux qu'il a pu transposer et enrichir. Les conteurs du temps présentaient dans les cours seigneuriales ces courtes légendes du domaine breton (généralement celtique) et fournissaient avec ces contes héroïques ou merveilleux une matière propre à inspirer les romanciers. Une approche de la structure de ces romans dans leur composition, examinée selon les propositions morphologiques de Propp, souligne leurs qualités artistiques: l'adaptation des contenus elliptiques issus des contes initiaux que récitaient les jongleurs et conteurs itinérants à la composition de récits complexes, finement réalistes et psychologiques, relève de l'art du romancier et, si Arthur ou plutôt l'auteur, déplore la fin des aventures c'est pour l'analyste d'aujourd'hui de la moindre création de romans bretons, courtois et merveilleux, qu'il s'agit, la réussite du roman en prose, si propice à la lecture, prenant la relève, nourrissant ses chapitres de la provende des romans courtois.

Bibliographie sélective :

I. Éditions :

Baumgartner, Emmanuèle, Medeiros Marie-Thérèse de, *La Mort du Roi Arthur*, édition bilingue, Paris, Champion, 2007

Chrétien de Troyes, *Romans et Œuvres*, avec traduction, sous la direction de Michel Zink, Librairie générale française, Lettres gothiques, Paris, 1994

Frapplier, Jean, *La Mort le Roi Artu, roman du XIII^e siècle*, édition critique, Paris, Droz 1936 -2^e édition, Paris, Minard, 1956.

II. Études d'ensemble :

Frappier, Jean, *Étude sur la Mort le Roi Artu*, Genève, Droz, 1936

La Mort du Roi Arthur ou le crépuscule de la chevalerie, études réunies par Jean Dufournet, Paris, Champion, 1994.

La Mort le Roi Artu, « Parcours critique », articles réunis par Emmanuèle Baumgartner, Paris, Klincksieck, 1994.

III. Textes référents de notre analyse :

a) Sociologie et poétique :

Auerbach, Erich, *Mimesis : La représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, Paris, Gallimard, collection Tel, 1977. Traduit par C. Heim de l'allemand *MIMESIS, dargestellte Wirklichkeit in der abendländische Literatur*, Francke, Bern, 1946.

Bourdieu, Pierre, *La distinction, critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, 1979.

Guiette, Robert, « *Li conte de Bretaine sont si vain et plaisant* », in *Romania*, 1967, No. 349, p.1-12.

Huizinga, Johan, *L'Automne du Moyen Âge*, traduction française d'après l'original de Haarlem 1919 (le titre de 1932, première traduction était *Déclin du moyen âge* inexact, Payot l'a édité sous son vrai titre d'*Automne du moyen âge*, la fin du moyen âge.), Paris, 1964.

Köhler, Erich, *L'aventure chevaleresque. Ideal et réalité dans le roman courtois*, Paris, Gallimard, 1974 (traduit par Eliane Kaufholz).

Propp, Vladimir, *Morphologie du conte*, traduit du russe par M. Derrida, Paris, Seuil, 1965.

b) Histoire militaire :

Barthélemy, Daniel, *L'église et les premiers tournois in Chevalerie et christianisme aux XIIIe et XIIIe siècles*, P. U. Rennes, 2011.

Contamine, Philippe, *Guerre, État et Société à la fin du Moyen Âge. Études sur les armées des rois de France 1337-1494*, Paris-La Haye Mouton, 1972.

— « *Points de vue sur la chevalerie en France à la fin du Moyen Âge* » in *Francia*, 4, 1976, pp. 255-285.

— « *Les tournois en France à la fin du Moyen Âge* » in *Das Ritterliche Turnier im Mittelalter*, Göttingen, 1985.

Duby, Georges, *Guillaume le Mareschal (1146-1216) ou le meilleur chevalier du monde*, Paris, Fayard, 1984.

Hitze, Renate, *Studien zu Sprache und Stil der Kampfschilderungen in der Chansons de geste*, Genève, 1965.

Parisse, Michel, « *Le tournoi en France jusqu'à la fin du XIII^e siècle* » in *Das ritterliche Turnier im Mittelalter*, Göttingen 1985 p. 184.

Pizan (Christine de Pizan), *Le livre des fais d'armes et de chevalerie 1410*, édité par Lucien Dugaz Garnier, TLF 64, 2021 (L'ouvrage de Christine, inspiré de Végèce, a paru en 1488 à Paris, chez Verard, sous le titre « *L'art de chevalerie* »).

Vignay, Jean de, *Li Livres Flace Végece de la chose de chevalerie*, vers 1380, édité par Lecna Löfsted, Helsinki, 1982 (Vignay est tributaire de la traduction de Jean de

Meung en 1284, selon l'article de Paul Meyer : « *Les anciens traducteurs de Végèce* » in *Romania*, 25, 1896, p. 401-423.

IV. Articles spécifiques :

Baumgartner, Emmanuèle, « *Lancelot et le royaume* » dans *La Mort du roi Arthur ou le crépuscule de la chevalerie* p. 25-44.

Bogdanow, Fanny, « *La chute du royaume arthurien : évolution d'un thème* » in *Romania* 108, 1986, p. 504-519.

Frapplier, Jean, « *La bataille de Salesbieres* » in *Melanges Lejeune* II p. 1007-1023, Gembloux, Duculot, 1969, réédité dans *La mort le roi Artu*, Parcours critique, p. 43-56.

Kay, Sarah, « *Adultery and Killing in La mort le roi Artu* » in *Fictions of Adultery*, Londres, Macmillan, 1997, p. 34-44.

Kooijman, Jacques, « *Du conte au roman : Recherches sur la structure du Chevalier de la Charrette de Chrétien de Troyes* », in *Romanic Review*, 69, 1978, p. 279-295.

Kooijman, Jacques-Kees, *Gauvain soleil noyé : l'évolution du personnage dans l'œuvre de Chrétien de Troyes*, Anastasis, RCMA, 2017, vol 4-2, p. 91-106.

Kooijman, Jacques-Kees, *La Pire Aventure d'Yvain Aventure, Conjointure, Manufacture dans Le Chevalier au Lion de Chrétien de Troyes*, Anastasis, RCMA, vol. 6-2/2019-4.

Lachet, Claude, « *Mais où sont les tournois d'antan ?* » *La fin des joutes dans La Mort le roi Artu*, in *La mort du roi Arthur ou le crépuscule de la chevalerie*, Paris, Champion, 1994, p. 100-106.

Lacy, Norris J., « *The Sense of Ending : La Mort le roi Artu* » in *A companion to the Lancelot - Grail Cycle*, Cambridge, 2003, p. 115-123.

Ménard, Philippe, « *Tombeaux et gisants dans la littérature française des XIIe et XIIIe siècles* » in *Festschrift für Ulrich Molk*, Heidelberg, Winter, 1997, p. 297-310.

Micha, Alexandre, *Essais sur le cycle du Lancelot-Graal*, Genève, Droz, 1987.

Noble, Peter, « *The Role of Fairy Mythology in La Mort le roi Artu* », *Studi Francesi*, 15, 1971, p. 480-483.

Santucci, Monique, « *Propos sur la structure de La Mort Artu*, in *Travaux de Littérature*, 5, 1992, p. 7-17.

Walter, Philippe, « *La fin du monde arthurien* » in *Apogée et Déclin*, éd. Thomasset et M. Zink, P. U. Sorbonne, 1993, p. 155-168.